

# PARTICIPE PRÉSENT

Bulletin de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français



NAÎTRE,  
DEVENIR,  
ÊTRE  
franco-ontarien.ne

PAGE 6

## Les salons du livre 2026

**Salon du livre de Toronto**  
26 février au 1<sup>er</sup> mars 2026

**Salon du livre de Trois-Rivières**  
26 au 29 mars 2026

**Salon du livre de Roussillon**  
22, 26 et 31 mars 2026

**Salon international du livre de Québec**  
8 au 12 avril 2026

**Salon du livre d'Edmundston**  
16 au 19 avril 2026

**Salon du livre de la Côte-Nord**  
23 au 26 avril 2026

**Festival littéraire international**  
**Metropolis bleu**  
23 au 26 avril 2026

**Salon du livre du Grand Lévis**  
25 au 26 avril 2026

**Salon du livre de Mirabel**  
1<sup>er</sup> au 3 mai 2026

**Salon du livre du Grand Sudbury**  
8 au 10 mai 2026  
(tournée scolaire du 4 au 8 mai)

**Salon du Livre de Vaudreuil-Soulanges**  
17 mai 2026

**Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue**  
21 au 24 mai 2026

**Salon du livre Granby**  
28 au 30 mai 2026

**Festival Montréal Mystère**  
29 et 30 mai 2026

**Festival littéraire des îles**  
26 au 28 juin 2026

**Salon du livre du Saguenay–Lac Saint-Jean**  
1<sup>er</sup> au 4 octobre 2026 (dates à confirmer)

**Festival international de la poésie**  
**(Trois-Rivières)**  
2 au 11 octobre 2026

**Salon du livre de la Péninsule acadienne**  
8 au 11 octobre 2026.

## PARTICIPE PRÉSENT

est une publication de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français

### Équipe de rédaction du Participe présent

Marie-Josée Martin, rédactrice en chef

Hélène Koscielniak, rédactrice

Daniel Marchildon, rédacteur

Elsie Surena, rédactrice

Alex Tétreault, rédacteur

Cyrielle Henrionnet, coordonnatrice

Correction : Lynn Bray-Levac, Texte A+

Graphisme : Alain Bernard



335-B, rue Cumberland

Ottawa (ON) K1N 7J3

Tél. : 613 744-0902

Téléc. : 613 744-6915

Courriel : [info@aaof.ca](mailto:info@aaof.ca)

Site Web : [www.aaof.ca](http://www.aaof.ca)

 [Facebook](#)

 [LinkedIn](#)

 [Instagram](#)

 [YouTube](#)

Abonnement à l'infolettre, **L'Épistolaire**, l'actualité littéraire de l'AAOF mensuelle.



Conseil des arts  
du Canada



ONTARIO ARTS COUNCIL  
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO  
an Ontario government agency  
un organisme du gouvernement de l'Ontario



### L'AAOF remercie ses partenaires de saison 2025-2026



Numéro 93, hiver 2026

# *Des souches, des transplants et des hybrides*

**Je suis née au Québec, sur l'île de Montréal, mais j'ai passé 61 % de ma vie en Ontario — j'ai fait le calcul spécialement pour vous, même si mon cerveau n'aime pas les maths (avouez, citer des statistiques, ça fait toujours plus sérieux).**

### **Autre province, autre patrie**

Je me suis installée à Ottawa en 1992 (certains membres de ma famille diraient plutôt « exilée »). Deux ans plus tard, Jacques Parizeau et le Parti québécois prenaient le pouvoir à Québec avec l'intention de tenir un nouveau référendum sur la souveraineté. J'ai alors vite compris que je n'avais pas intérêt à faire l'étalage de ma québécoïtude, à moins d'être préparée à avoir un nouveau débat politique à chaque fois que je me rendais quelque part en transport adapté ou en taxi — je ne l'étais pas (une femme, qui plus est une femme handicapée<sup>1</sup>, sait qu'elle ne doit pas contrarier un étranger quand elle se trouve seule avec lui dans un espace clos). Ma famille était pour l'indépendance; moi, je n'y croyais plus vraiment... Je continuais cependant à regarder du côté du Québec, et il eût suffi d'un emploi intéressant dans l'ancienne métropole pour que je rentre « chez moi ».

Et puis, petit à petit, le transplant que j'étais a pris racine, j'ai tissé des amitiés, j'ai découvert Daniel Poliquin, *Liaison*<sup>2</sup>, la Nouvelle-Scène. L'envie de partir m'a quittée, remplacée par une question : Si je ne suis plus tout à fait Québécoise, suis-je pour autant Franco-Ontarienne? En effet, pouvais-je prétendre à cette identité même si je n'étais pas de la « souchitude » franco-ontarienne, pour reprendre l'expression qu'emploie Daniel Marchildon dans le texte qu'il propose plus loin?

### **Choisir sa langue**

Car ma première vraie de vraie amie franco-ontarienne, née en Ontario, m'avait ouvert les yeux à une différence fondamentale entre nous : pour moi, le français avait été une évidence, c'était la langue parlée par tout le monde dans la maison comme au-dehors; tandis que pour elle, qui avait grandi en milieu minoritaire, le français avait été un choix (sa sœur n'avait d'ailleurs pas fait le même...).



Marie-Josée Martin  
Photo : Mathieu Girard, Studio Versa

<sup>1</sup> Écrire « personne handicapée » plutôt que « personne en situation de handicap », c'est aussi une question d'identité, de perspective : mon handicap n'est pas provisoire, il influence ma vision du monde, de même que mes interactions avec lui et les autres individus le peuplant.

<sup>2</sup> Revue culturelle publiée en Ontario de 1978 à 2018, d'abord par Théâtre Action, puis par les Éditions de L'Interligne.

[Suite à la page suivante](#)

[Suite de la page 3](#)

Ça prend des tripes pour faire un tel choix et le réaffirmer chaque jour à dix, quinze ou dix-neuf ans malgré l'insécurité linguistique et le pouvoir d'attraction incommensurable de l'anglais. J'ai développé pour cette amie, et pour les autres francophones de l'Ontario — des sœurs Desloges à Andrée Lacelle — une grande admiration et, pour tout vous dire, j'aurais eu le sentiment d'être une usurpatrice en m'autoproclamant Franco-Ontarienne.

D'où l'ajout du qualificatif « d'adoption » au bout de l'appellation quand j'ai commencé à publier en Ontario.

### **Franco-Ontarienne d'adoption**

Au fil des ans, j'ai élargi mon cercle franco-ontarien, j'ai appris à revendiquer haut et fort mes services en français. Et même si je manie plus facilement le joual montréalais que le tarois de Sudbury ou Penetang, cette variante linguistique dont nous parle Hélène Koscielniak, je considère que je suis ici chez moi.

**Je suis bel et bien Franco-Ontarienne, mais, comme Elsie Suréna, avec un « + », une hybride : je demeure aussi une Québécoise, produit des cégeps, et quand on me parle d'élèves en neuvième année, je compte encore sur mes doigts pour établir l'équivalence (ah, vous voulez dire en troisième secondaire!).**

### **Par delà les frontières**

L'identité franco-ontarienne peut être lourde à porter, bien sûr, comme le souligne Alex Tétreault, qui préfère se définir à partir du territoire. La géographie est importante. Elle surgit d'ailleurs régulièrement dans les discussions de l'Association. Faut-il accepter comme membre l'Ottavienne qui a traversé le pont interprovincial pour déposer ses pénates sur l'île de Hull? Et Patrice Desbiens, qui réside au Québec depuis des décennies, est-il toujours un poète franco-ontarien? (J'obtiendrais sans doute des réponses différentes selon que je m'adresse à une Montréalaise ou à un Sudburois.)

En cette ère de nomades numériques, où les identités sont plus fluides et incertaines que jamais, le critère géographique demeure pourtant déterminant pour l'accès au financement. Voilà bien le paradoxe. Mais qu'il ne nous empêche surtout pas de célébrer la diversité de la « forêt littéraire franco-ontarienne »!

**Marie-Josée Martin**

## Qu'est-ce qu'un Franco-Ontarien, une Franco-Ontarienne ?

Par Hélène Koscielniak

Bonne question. La réponse est compliquée, car il existe plusieurs définitions, ou plutôt plusieurs *opinions*, quant au sens de l'appellation. Cependant, quelle qu'en soit la définition, les Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes forment la deuxième communauté francophone d'importance au Canada.

Pour certains, il faut simplement parler français et avoir une adresse quelque part en Ontario. À titre d'exemple, un Américain, muni d'un certificat de citoyenneté canadienne, qui emménage dans la province et peut s'exprimer tant bien que mal dans la langue de Molière pourra se dire « Franco-Ontarien ». De même les immigrants francophones naturalisés canadiens qui vivent en Ontario.

Pour d'autres, ce patronyme a une signification beaucoup plus profonde, car, pour eux, il s'agit non seulement d'une langue et d'une adresse, mais d'une identité, d'une appartenance ancrée dans 400 ans d'histoire. Et pour marquer cette distinction, on y ajoute l'expression « de souche ».



Hélène Koscielniak

Photo : Claude J. Gagnon

**Ces Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens de souche sont nés dans la province. Ils y habitent depuis des générations et ils possèdent leur propre culture, leur patrimoine, leurs traditions, leur drapeau et même leur langue : le « tarois ».**

En effet, ceux-ci se sont construit un langage à eux, un parler riche qu'on ne peut nier; on a qu'à tendre l'oreille. Il s'agit d'une variante linguistique, strictement orale, composée d'un mélange de l'ancien français des immigrants venus du nord-ouest de la France, d'anglais puisé dans un environnement anglophone et d'emprunts aux langues des Premières Nations, des Métis et des Inuits. Le tout empreint d'accents qui varient selon la région. Cette adaptation du langage à un nouveau milieu est décrite comme un « décalage colonial ». C'est d'ailleurs un phénomène qui existe dans plusieurs colonies de peuplement. En somme, le tarois est l'équivalent ontarien du joual québécois et du chiac acadien.

La grande majorité de la population franco-ontarienne de souche est bilingue (tarois et anglais), voire trilingue — en effet, elle peut aussi parler couramment le « bon français » en temps et lieu, selon les circonstances. Par contre, au cours des années, il y a eu un élargissement de l'écart entre la langue parlée et la langue écrite, qui correspond toujours au français standard. Cet état de choses peut parfois poser problème aux autrices et auteurs qui tentent de donner une couleur locale aux dialogues dans leurs écrits.

Il existe un sentiment viscéral d'allégeance et de fierté chez les Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes de souche. Pourtant, en raison de cette divergence entre le tarois et le « bon français », beaucoup ont longtemps souffert d'insécurité linguistique. Chez certains, ce malaise perdure encore aujourd'hui. L'appellation même de « bon français » suppose que le tarois est médiocre, et on rabaisse parfois les gens qui le parlent.

[Suite à la page suivante](#)

[Suite de la page 5](#)

Malgré cette insécurité, ces gens ont mené de nombreux combats au cours des années et ils ne cessent d'être vigilants pour sauvegarder la langue française en Ontario. Ils ne sont pas les seuls dans cette situation. On retrouve des circonstances semblables au Nouveau-Brunswick où, selon Herménégilde Chiasson, « Le chiac, une créolisation du français penchant de plus en plus vers l'anglais, manifeste quand même une volonté de s'affirmer comme francophone en dépit des embûches, des contraintes et des reproches<sup>1</sup>. »

**Il ne faut jamais oublier qu'une langue est l'expression d'une culture, et la culture est une force difficile à contrer pour la bonne raison qu'elle met en cause les sentiments.**

La population franco-ontarienne compte aussi des Québécois et Québécoises qui ont quitté leur province pour s'établir ici. En grande majorité, ils ont les mêmes ancêtres, sont de la même souche. Leur français ressemble beaucoup au tarois, quoique sans contenir autant de mots anglais. En outre, leur culture et leurs traditions s'apparentent à celles de la communauté franco-ontarienne. Il est donc assez facile pour eux de s'y intégrer et d'en devenir membres en bonne et due forme.

**Il y a également les enfants de parents immigrants. Élevés dans un environnement franco-ontarien, ils apprennent la langue et la culture. Ainsi assimilés, ils sont aussi considérés comme Franco-Ontariens/Franco-Ontariennes.**

En conclusion, qu'est-ce qu'un Franco-Ontarien ou une Franco-Ontarienne? Il en existe une grande variété! Tout dépend de la définition qu'on applique. Et si on posait la question différemment? Qui quitte l'Ontario français pour aller vivre ailleurs et acquiert une nouvelle citoyenneté reste-t-il Franco-Ontarien ou Franco-Ontarienne?

---

<sup>1</sup> Herménégilde Chiasson, « Entredoute et défiance », *Liaison*, numéro 162, hiver 2013, p. 11.

## Être une vieille branche dans un arbre fragile, en constante régénérescence

Par Daniel Marchildon

« Les arbres aux racines profondes sont ceux qui montent haut. »

— Frédéric Mistral, *Les Îles d'or (Lis Isclo d'or)*, 1876

Auteur franco-ontarien de souche, je suis une vieille branche, fier de figurer parmi les arbres de la forêt littéraire de l'Ontario français. Comme toutes les branches de ces arbres, j'aspire à rejoindre le soleil. Pour y arriver, je m'alimente des substances énergisantes de mes racines profondes.

Que ce soit en Ontario français ou ailleurs, puiser dans nos tripes, écrire à partir de nos racines peut nous amener à créer des histoires qui montent vers la lumière. Tout comme les autrices et auteurs de souche, celles et ceux issus de cultures ou de pays étrangers s'inspirent de leurs racines pour nous entraîner dans leurs univers riches. Et c'est la même chose pour les branches qui viennent du Québec, de l'Acadie ou ailleurs ou Canada.

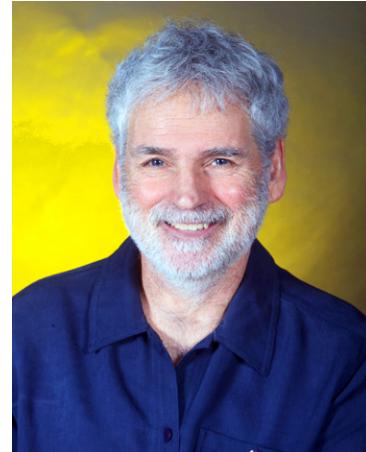
Aujourd'hui, même si certaines branches sont vieilles, notre forêt littéraire demeure relativement jeune. Elle peut se vanter de contenir des érables, des chênes et des pins et, depuis quelques décennies, d'autres essences, comme des baobabs, des palmiers ou des manguiers, qui sont venues s'y ajouter et la diversifier. La biodiversité contribue à assurer la survie de la forêt.

**Comment décrire cette forêt qui accueille ces nouveaux arbres? Faire partie de l'Ontario français, ce n'est pas jurer fidélité à un pays. C'est plutôt partager un sens d'appartenance ressentie à divers degrés et qui passe par un attachement à la langue et à la culture d'expression française que « tu viennes de Lafontaine, de North Bay... » ou de Tunis ou de Paris.**

Les gens de souche, nous n'avons pas intérêt à exclure qui que ce soit disposé à adhérer à nos aspirations communes. D'ailleurs, notre nature, découlant de la tradition canadienne-française, nous incite à faire une place à la table quand une autre personne arrive.

### La patrie de l'Ontario français

Quand j'ai interviewé l'auteur Daniel Poliquin en 1983, il me déclarait sans réserve : « En tout premier lieu et toujours je serai un Ontarien... c'est ma patrie. » La mienne aussi. Une patrie qui peut être le terreau favorable à une forêt diversifiée. Une patrie qu'on peut adopter, peu importe sa langue maternelle. Il suffit de s'y intéresser et d'y participer. Il n'y a pas de test de citoyenneté pour être admis à l'Ontario français. La seule « exigence » c'est l'acceptation de faire une place au fond de soi pour cette « patrie » plurielle et bigarrée. L'identité est personnelle et souvent multiple, ce qui la rend difficile à cerner, mais aussi passionnante et propice à engendrer la biodiversité culturelle.



Daniel Marchildon

Photo: Mike Guilbault

[Suite à la page suivante](#)

Suite de la page 7

**La forêt littéraire franco-ontarienne a beau être solide, de gros vents viennent souvent la secouer. Les branches qui se greffent aux troncs de ces arbres participent à leur survie, du moment que ces branches souhaitent la vitalité de l'arbre et ont des visées compatibles avec celles du tronc.**

Pour celles et ceux issus de la souchitude, on peut parfois avoir l'impression que nos racines profondes nous retiennent, nous empêchent de dépasser la hauteur de notre « petite culture ». Or, comme me l'a déjà rappelé un ami burundais, franco-ontarien d'adoption : une bonne histoire, c'est une bonne histoire. Et cela peu importe où elle se passe, ou si les protagonistes sont des Franco-Ontariens de souche ou des gens d'ailleurs.

**On peut partir de nos racines, notre histoire particulière, pour finir par aborder l'universel. Je pense notamment à la pièce de théâtre de Jean-Marc Dalpé, *Le Chien*. Bien ancrée dans la langue et le paysage du Nord ontarien, sa thématique des conflits familiaux et de la nécessité « de tuer le père » n'a pas de frontière.**

Il reste que le vent qui fait plier l'arbre peut susciter le doute. Par rapport à mon roman *L'eau de vie (uisge beatha)*, le seul de mes livres grand public qui a été un soi-disant « bon vendeur » (1 000 exemplaires sur 17 ans), on m'avait fait la remarque que mon bouquin aurait sans doute connu un plus grand succès si l'intrigue avait été campée dans la baie des Ha! Ha!, au Québec, plutôt que dans la baie Georgienne, en Ontario.

Quand j'ai été lauréat du prix Trillium, lors de mon allocution, j'ai bien fait rire la salle en avouant qu'en tant qu'auteur franco-ontarien ayant choisi délibérément d'écrire des histoires qui mettent en scène des francophones de l'Ontario mon plan d'affaires s'avérait un échec monumental. Mieux vaut en rire qu'en pleurer, bien que...

Je suis une vieille branche, probablement destinée à devenir du bois de chauffage, mais, entretemps, je reste déterminé et heureux de continuer à pousser tant bien que mal dans cette forêt de plus en plus diversifiée, la mienne, où nos mots résistent aux feux et aux coupes à blanc.

## L'identité en mouvement

Par Elsie Suréna

On croit souvent qu'être Franco-Ontarien-ne est une évidence biologique : une naissance dans une famille francophone, une enfance chantée dans les écoles de langue française, une identité qui se transmet comme un héritage naturel. Pourtant, la réalité est plus nuancée, plus complexe même. On peut naître ailleurs, grandir dans une autre langue, porter d'autres héritages culturels, et choisir malgré tout de devenir Franco-Ontarien-ne. C'est mon cas : afro-latine, née en Haïti loin de l'Ontario, parlant cinq langues dont le français comme langue seconde, j'ai choisi notre province comme lieu de vie prioritaire. Je me définis aujourd'hui comme Franco-Ontarienne+, une identité qui ne renie rien de mes racines mais qui s'enrichit de ce nouvel ancrage.

### Naître ailleurs, porter le monde en soi

Naître, c'est recevoir une première carte d'identité : celle de la famille, du pays, de la langue maternelle. Pour moi, cette carte était colorée par l'afro-latinité : rythmes, saveurs, traditions, et une langue première qui n'était pas le français. J'ai grandi dans un univers où des langues se côtoyaient à différents degrés : créole haïtien, espagnol, anglais. Le français m'est venu comme langue seconde, ayant été celle de l'instruction scolaire.



Elsie Suréna

**Naître ailleurs, c'est aussi porter en soi une mémoire diasporique : celle des migrations, des métissages, des histoires de résistance et de créativité. Cette mémoire ne disparaît pas lorsqu'on traverse des frontières ; elle voyage avec nous, elle s'installe dans nos gestes, nos mots, nos silences.**

### Devenir Franco-Ontarienne : une construction

Devenir Franco-Ontarienne, pour moi, n'a pas été un hasard. Ce fut un choix conscient, une lente construction. L'Ontario s'est peu à peu imposé comme un espace de vie, un territoire où j'ai décidé d'ancrer mes projets, mes relations, mes rêves.

Ce choix s'est accompagné d'une immersion dans la francophonie ontarienne : lieux de travail, associations, événements culturels. J'ai découvert une communauté diverse, parfois en tension entre tradition et modernité, mais toujours vivante. Être Franco-Ontarienne, ce n'est pas seulement parler français ; c'est participer à une histoire collective, défendre au besoin une langue minoritaire, affirmer une présence culturelle dans un environnement majoritairement anglophone.

Devenir, c'est accepter l'effort : apprendre les codes, comprendre les luttes, s'approprier les symboles. Mais c'est aussi apporter quelque chose de neuf : une perspective afro-latine, une expérience migrante, une multiplicité linguistique. En ce sens, mon identité n'est pas une imitation mais une contribution.

### Être Franco-Ontarienne+ : une identité plurielle

Aujourd'hui, je me définis comme Franco-Ontarienne+. Le « + » est essentiel : il marque l'ajout, l'ouverture, la pluralité. Je ne renie aucun héritage : mes racines afro-latines, mes autres langues, mes autres cultures. Mais je revendique enfin mon appartenance à la francophonie ontarienne.

[Suite à la page suivante](#)

[Suite de la page 9](#)

Ce « + » est une manière de dire que l'identité n'est pas une case figée, mais un espace en mouvement. On peut être Franco-Ontarien·ne de naissance, mais aussi de choix, d'adoption, de cœur. On peut être Franco-Ontarien·ne tout en étant autre chose : immigrant·e, plurilingue, métis·se, citoyen·ne du monde.

**Être Franco-Ontarienne+, c'est refuser les frontières identitaires trop étroites. C'est affirmer que la francophonie ontarienne est assez vaste pour accueillir la diversité, assez souple pour se réinventer, assez forte pour se nourrir de toutes les différences.**

## Les défis et les richesses de cette identité

Bien sûr, cette identité n'est pas toujours simple à porter. Plusieurs défis se présentent :

- **La reconnaissance** : il faut parfois convaincre que l'on est « vraiment » Franco-Ontarien·ne, malgré une naissance ailleurs ou un accent différent;
- **La légitimité** : certains peuvent percevoir l'identité comme une appartenance exclusive, réservée à ceux qui ont grandi ici;
- **La transmission** : comment transmettre à ses enfants une identité choisie, construite, qui n'est pas héritée naturellement ?

Mais les richesses sont tout aussi grandes :

- **La diversité** : l'apport de nouvelles langues, de nouvelles cultures, enrichit la francophonie ontarienne;
- **La créativité** : les identités plurielles inventent des manières inédites de vivre le français, de le célébrer, de le défendre;
- **La solidarité** : en rejoignant une communauté minoritaire, on apprend la valeur de la lutte collective, de la résistance culturelle, de la fierté partagée.

## Une identité en devenir permanent

Naître, devenir, être Franco-Ontarien·ne, ce ne sont pas des étapes figées, mais un mouvement continu. On peut naître ailleurs, devenir ici, être toujours en train de se construire. L'identité franco-ontarienne n'est pas un héritage clos, mais une maison ouverte, où chacun·e peut entrer, apporter ses couleurs, ses rythmes, ses histoires.

En m'inscrivant comme Franco-Ontarienne+, je revendique cette ouverture. Je suis née afro-latine, j'ai choisi l'Ontario, j'ai adopté le français comme langue de vie, et je continue de porter mes autres héritages. Mon identité est une somme d'additions.

Être Franco-Ontarienne+, c'est croire que la francophonie ontarienne est un espace de rencontre, de dialogue, de création. C'est affirmer que l'avenir de notre communauté dépend de sa capacité à accueillir, à reconnaître, à célébrer toutes ses voix. Et, au fond, c'est surtout une invitation : à naître, à devenir, à être Franco-Ontarien·ne, chacun·e à sa manière, chacun·e avec son « + ».

## Se piquer sa propre trail

Par Alex Tétreault

« Je ne me sens plus Franco-Ontarien. »

En 2019, en ondes à Radio-Canada, j'ai articulé pour la première fois, de façon un peu boîteuse et avec toute la fougue de mes 25 ans de vie sur Terre, quelque chose qui mijotait en moi.

D'emblée, on pourrait trouver ça particulièrement bizarre, surtout que ça vient de moi. Un gars du coin, qui a toujours parlé français à la maison, qui cherche autant que possible à faire valoir les voix de chez nous. Et, pourtant, quelque chose me travaillait. Plusieurs choses, en fait.

Je sentais la lourdeur écrasante des institutions et des traditions peser sur mes épaules. J'étais jugé par rapport aux attentes qu'on avait à mon égard. Les symboles, rendus trop quétaines à mes yeux, n'arrivaient plus à faire jouer mes cordes sensibles. La lutte linguistique prenait toute la place, alors que d'autres enjeux sociaux — tels le racisme systémique, la cause environnementale et la libération des personnes queers — se manifestaient. Je ne voyais pas de place pour contester, pour questionner, pour réimaginer. Je voyais le chemin prescrit, clairement indiqué devant moi, dressé pour moi et mes congénères, puis j'ai décidé de piquer une trail dans le bois.

Je ne suis pas, pour autant, plus perdu que je l'aurais été si j'avais fait ce qui était attendu de moi. J'ai laissé de côté l'abstrait pour planter mes racines dans de quoi de tangible, de réel, de vrai. Mes racines, elles sont bien ancrées dans le sol acide de Sudbury, parmi les bleuets et les bouleaux et les osties d'épinettes qui forment ma famille choisie, ma communauté, toutes langues et héritages confondus.

**Ça sert à ça, une identité. C'est le désir de s'attacher à quelque chose qui est plus grand que nous, qui nous rassemble, qui nous permet de trouver notre monde et, ensemble, de faire notre chemin dans une vie.**

C'est quelque chose de tellement individuel qui se nourrit de nos sentiments d'appartenance les plus profonds, mais qui dépend aussi de la main tendue du collectif par lequel on a le besoin ardent d'être embrassé. Quand une des parties n'a pas envie de participer à la danse, ça ne se passe pas, puis elles restent chacune de leur côté du gymnase à grooverawkwardement comme un bal de huitième année.

Les gens pensent toujours que je suis Franco-Ontarien. Pourquoi ne le serais-je pas? Mais on tire cette conclusion indépendamment de ma voix, de mes désirs. On tient mon appartenance pour acquise. Dans le même sens, plusieurs souhaitent s'intégrer à la communauté, mais des membres de celle-ci sont réticents à leur ouvrir la porte.



Alex Tétreault  
Photo : Isak Vaillancourt

[Suite à la page suivante](#)

[Suite de la page 11](#)

Autant qu'on voudrait l'idéaliser, la communauté franco-ontarienne n'est quand même pas à l'abri des traumatismes de son histoire, ni de ses réalités. Être minoritaire, c'est avoir l'instinct d'ériger des barrières pour se défendre contre l'assimilation, la disparition. Mais, vivre en communauté, c'est constamment choisir de démonter les murs qu'on a construits pour nous protéger. C'est résister à la tentation de tourner le dos au monde parce qu'on peut tout autant finir isolés, repliés sur nous-mêmes, en mourant à petit feu.

**La Franco-Ontarie se doit d'être ouverte, d'être accueillante et de ratisser large, en décollant de ses anciens modèles et en revisitant ce qu'elle est. Parce que si le modèle type du Franco-Ontarien peut flancher, peut faire défaut, peut rejeter ses réglages de base, il n'y a aucune raison de croire qu'une autre personne née sans manuel d'instruction ne puisse pas, elle aussi, faire une mise à jour de ses paramètres.**

Une appartenance, une communauté, une identité sont tellement plus profondes que la langue qui valse dans sa bouche, que son code postal ou que la provenance de ses aïeux.

**En bout de ligne, être franco-ontarien c'est peut-être aussi simple que de s'afficher comme tel.**

Il ne faut pas avoir eu un grand-oncle draveur, une arrière-grand-mère qui a résisté au Règlement 17, ni des parents qui parlent ou même comprennent le français pour tomber amoureux de cette communauté. Que des gens fassent le choix conscient et quotidien de participer à cette belle grande famille, de contribuer à sa vitalité et à son essor, ça devrait être assez pour leur ouvrir la porte. Peu importe, l'Ontario français a de bien plus grands chats à fouetter que d'être l'arbitre de la légitimité de l'identité des gens, comme si elle avait la légitimité de la questionner de toute façon.

Je suis né un Franco-Ontarien tout craché ; peut-être qu'un jour je le redeviendrai. Mais, d'ici là, aux autres qui choisissent de mettre ce chapeau identitaire : bienvenue chez vous. J'espère que vous y trouverez tout ce qu'il vous faut et que, sinon, vous y brasserez la cage.



À LA RECHERCHE D'UN AUTEUR  
OU UNE AUTRICE POUR UNE ACTIVITÉ  
COMMUNAUTAIRE, CULTURELLE  
OU SCOLAIRE?

## EXPLORÉZ NOTRE RÉPERTOIRE DES MEMBRES

L'Association des auteures et des auteurs de l'Ontario français (AAOF) est heureuse de vous présenter le Répertoire virtuel de ses membres.

Vous y trouverez une mine d'informations, dont les coordonnées à jour des auteurs/autrices, des courtes biographies, une énumération des expertises et des services professionnels qu'ils ou elles offrent, ainsi que leurs plus récentes publications et réalisations littéraires.



Christiane Bernier

## En toute simplicité

On pourrait encore et encore disserter longuement sur les liens intriqués entre langue, identité, culture, lieux ou territoire. Comme en font état les multiples travaux réalisés en socio-ethno-linguistique. Et cela est éminemment essentiel.

Mais il restera toujours qu'il appartient à chaque vécu de tenter de retracer les moments qui en ont créé la courtepointe.

Je suis arrivée au Moyen-Nord à reculons, un certain 15 avril glacial. J'y venais pour un an. J'en suis repartie deux décennies plus tard.

Qu'est-ce qui, pour moi, a pu tisser cette symbiose, outre le fait que la communauté francophone de Sudbury est hautement accueillante et attachante; son territoire de lacs et de rivières, inoubliable; et que le ciel y est d'un bleu profond si lumineux?

-Madame, t'as trop de mots quand tu parles!

Surprise, je regarde cette jeune étudiante, étonnée de sa spontanéité. Septembre. Les cours ont débuté depuis deux semaines à peine. C'est sa première année - et la mienne – au bac en socio à l'Université Laurentienne.

Je ne sais pas encore que cette simple question sera, pour moi, le moment déclencheur. Début d'un renversement de regard sur la langue que je parle depuis toujours. Montréal, Afrique, France. Longtemps, dans mon parcours, je me suis targuée d'avoir la francophonie tatouée au cœur. Sans savoir - sans voir - ces communautés francophones menacées, négligées où, parler et vivre en français, est un défi quotidien.

Cela m'a bien pris quelques mois à saisir l'ampleur de ce que signifie «être francophone en contexte minoritaire». Et quelque temps encore à développer une capacité d'action qui pouvait y être adéquate.

Ainsi, quelques années plus tard, à une remarque similaire, je me suis entendu dire :

Viens. On va se parler. Et tu me diras tes mots à toi pour montrer ce que je tente d'expliquer.

Dès lors se vivra une complicité étudiants/profs inspirante et mémorable au sein de l'Acfas-Sudbury<sup>1</sup>, créée plus d'une décennie plus tôt. Plaisir de la recherche. Fierté d'en présenter les résultats en français.

...

Puis... l'heure de la retraite. Fin du dernier cours. Dans une ambiance émouvante d'adieu, un ultime commentaire. Touchant.

-Maintenant, tu peux pas dire le contraire, t'es une Franco. Comme nous autres !

J'en ai pleuré. Peut-on espérer plus belle reconnaissance d'inclusion?

Je n'ai pas découvert qui j'étais, au Nord de l'Ontario. J'ai découvert qui je pouvais être.

Comment devient-on Franco-Ontarienne?

En écoutant.

En toute simplicité.

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui *ACFAS du Nouvel-Ontario*

Didier Leclair

## Franco-Ontarien-nne

La définition de base d'un franco-ontarien est : un natif de l'Ontario qui est d'expression française. Il y a deux formes de naissance. Il y a la naissance naturelle en sortant du ventre de sa mère. Puis, il y a la deuxième naissance, celle qu'on choisit. Je fais partie de ceux et celles qui ont choisi de naître une deuxième fois et j'ai élu domicile en Ontario, plus précisément à Toronto. Un Franco-Ontarien et une Franco-Ontarienne n'ont pas de passeport pour prouver leur identité. Ce n'est pas nécessaire. Il suffit d'un drapeau, d'une langue riche en partage et une détermination à la garder grâce à des services protégés par la loi.

### Naître

Que veut dire naître une deuxième fois ? Il s'agit d'un choix délibéré de poser sa valise quelque part et d'y construire sa vie. Peu à peu, les racines en Ontario deviennent plus ténues que celles du pays d'origine. L'accueil des Franco-Ontariens contribuent à vous ouvrir aux autres. Cette terre qui paraissait inconnue devient celle sur laquelle vous voulez finir vos jours.

### Devenir

Le continent américain est connu pour permettre à ses immigrants de devenir autre chose, de se métamorphoser. Même si on a été une chenille dans le passé, on espère devenir un papillon. Les Franco-Ontariens qui ne sont pas natifs d'ici rêvent tous d'être des papillons. Chaque jour, une transformation se produit dans l'esprit des nouveaux Franco-Ontariens. Ils ne s'expriment plus dans l'hypothèse de rester en Ontario français. Ils annoncent à tous qu'ils cherchent une maison et une école française pour leurs enfants.

### Être Franco-Ontarien

Se définir comme Franco-Ontarien signifie qu'on accepte d'entrer dans la résistance face au rouleau compresseur de la langue et la culture anglophone. On signe un pacte symbolique avec nous-même afin que l'usage du français soit un fait quotidien, une nécessité au travail ou à la maison et si possible dans tous les endroits de nos activités journalières. C'est aussi s'impliquer politiquement, économiquement et culturellement dans le maintien de services en français pour sa communauté.

Elena Martinez

## Marcher en terre franco-ontarienne

Un pas puis un autre pas et un autre...Droit devant.

Il y a déjà longtemps que j'ai cessé de compter mes pas. Je m'arrête un bref instant, j'hésite, jette un regard furtif en arrière et prends une lente et profonde respiration. Partout autour de moi ça sent le ciel emmailloté du matin et la terre parfumée qui s'éveille lentement. Je fais une pause des émotions avant de reprendre le chemin sur les sentiers incertains de ma vie.

Maintenant, je crois qu'il n'existe qu'une seule façon pour moi d'avancer dans l'existence sans risquer de perdre pied : Un pas à la fois sur les chemins parfois cahoteux ou lisses de l'instant. Et pourtant, il m'est souvent arrivé par le passé d'accélérer le pas ou encore de faire des enjambés de sept lieux dans l'espoir d'arriver plus vite à destination. De courir même, courir à m'époumoner comme si un danger imminent se tenait là tapie dans l'obscurité, à mes trousses prêt à bondir sur moi. Pour réaliser après épuisement qu'il ne s'agissait en fait que de mon ombre qui me narguait de son imposante stature. D'autres fois encore, c'est la vision contemplative du rêveur qui m'a voilé la vue d'une réalité, jusqu'à me faire un « croc-en-jambe » pour m'étaler un bon moment de tout mon long sur le sol, secouée, éberluée et confuse. Alors, les genoux éraflés et l'orgueil abîmé je me suis relevée, et d'un pas plus assuré j'ai poursuivis ma marche sur le chemin incertain de tous mes « Aujourd'hui » en terre franco-ontarienne.

Gabriel Osson

## Naître, devenir, être Franco-Ontarien·ne

Naître Franco-Ontarien·ne, ce n'est pas seulement voir le jour dans une langue minoritaire, c'est s'inscrire dans une trajectoire qui traverse les frontières, les langues et les mémoires. Je suis né à **Port-au-Prince, en Haïti**, et c'est dans cette terre de chaleur, de mots et de rythmes que s'est amorcée ma passion première pour le langage, la poésie et les récits. Aujourd'hui établi à Toronto, j'écris et je chante le français dans un environnement pluriel, vivant et parfois tendu entre deux mondes.

Devenir Franco-Ontarien pour moi s'est fait par strates successives : l'arrivée en Ontario, l'apprentissage d'une nouvelle culture, et surtout le choix résolu d'écrire en français. Dans un contexte où l'anglais domine la vie publique, maintenir la langue française dans la littérature, la radio et l'expression artistique est un geste de résistance, un acte de présence.

Mon œuvre témoigne de cette traversée. Mon premier roman, *Hubert, le restavèk* (Éditions David, 2017), a été finaliste du **Prix littéraire Christine-Dumitriu-van-Saanen** et explore la condition d'enfants soumis à l'exploitation en Haïti. Ce premier roman m'a permis de poser une première pierre dans ma vie d'auteur et de faire entendre une voix souvent marginalisée. Mon deuxième roman, *Le jour se lèvera* (David, 2020), lauréat du **prix Alain-Thomas 2021**, raconte la quête tragique de jeunes révolutionnaires haïtiens en lutte pour la liberté sous le régime Duvalier. C'est une exploration de l'histoire, de l'engagement et de la dignité humaine.

Dans *Les voix du chemin* (Terre d'Accueil, 2021), je partage un pèlerinage intérieur sur le chemin de Compostelle, mêlant introspection, transformation et réconciliation avec soi-même. Et *D'ici et d'ailleurs* (Terre d'Accueil, 2021), un recueil de poèmes (et un CD de poésie-performance), célèbre les origines, les passages et les paysages intérieurs entre mes deux patries. Plus récemment, *Le bruit des mots* (2025) continue ce dialogue entre mémoire, identité et langue.

Être Franco-Ontarien·ne, c'est donc apprendre à habiter une langue tout en lui donnant souffle, enracinement et ouverture. C'est comprendre que l'identité est une toile en mouvement, construite avec les autres, façonnée par l'histoire, enrichie par les rencontres. Dans mes livres comme dans ma vie, je poursuis ce chemin entre les mondes : écrire en français, ici, là où l'avenir se construit aussi dans la langue de la fragilité et de la force.

Lélia Young

## Dans une des ruelles de Toronto

Dans une des ruelles de Toronto, je me laisse portée par les souvenirs qui frappent à la porte du présent. Dans la quiétude de « Toronto the Good » comme on appelait notre ville encore dans les années 70, la demeure qui fut celle de mon ami Alan est aujourd’hui entièrement illuminée et animée au coin de la rue. Les maisons autour d’elle pointent leur bec comme des oiseaux encastrés dans leurs nids de neige. Le paysage est idyllique. La couverture de blancheur qui s’est abattue sur notre ville laisse émaner une douceur solennelle des pierres, de la chaussée et des terrains recouverts, qui sous leur étendue enneigée laisse deviner un gazon recroquevillé qui somnole dans sa longue attente du printemps. Les arbres se dressent élancés de tous côtés. Parmi eux un grand chêne planté par Alan avant son départ se tenait fièrement devant la double allée de pins bichonné par lui, mon ami l’altruiste, cet amoureux de la nature qui honorait les souffles qui y habitent. Il était aussi végétarien et les animaux sauvages se sentaient à l’aise tout autour de sa demeure. Lapins, renards, coyotes, chats, faucons à l’affut de souris et d’oisillons, tout y était. La nature qui le bordait, imprégnée de pins en multitude comblait la vue devant un *Blue Spruce* majestueux. Sa demeure était entourée de forêt. Un jour hélas les racines ont tremblé et son amour pour ces âmes silencieuses m’est parvenu plein d’anxiété. Alan n’est plus aujourd’hui, sa maison est occupée par d’autres. Le froid intense est décourageant ! J’ai le réflexe de mes écureuils et j’hiberne. Ma voiture s’entête aussi à hiberner ! J’ai dû remplacer sa batterie et voilà que cette dernière succombe aussi au froid. La neige a tout recouvert sous un ciel bleu imperturbable.

## SECTION JEUNESSE

### Petit coup de projecteur sur nos jeunes plumes!

Anabelle J. Roussy

#### Conversation convergente

##### **La croix d'attelle a mis sa rose dans la cage.**

Elle n'aurait pas dû, car maintenant elle n'a plus de rose,  
tout de même, la croix d'attelle se dit bien  
qu'avec ses longs fils de plastique...

Quatre.

Elle en avait quatre auparavant...

##### **La croix d'attelle essaie de sortir la rose de la cage.**

...

« J'ai...  
eu...  
tort... »

...

Eh bon, finalement, cette croix d'attelle l'a dit!  
On ne croyait plus en elle.  
Elle essaie de la sortir,  
c'est vrai,  
tout le monde peut décider de dire que leurs croix d'attelle ont enfermé leurs roses.  
Tout le monde peut dire qu'on ne croit plus en elle.

##### **La croix d'attelle ne veut plus sortir sa rose de la cage.**

Si la croix d'attelle a pu trouver une arme pour enfermer cette rose, ne peut-elle pas faire pareil pour la sortir?

Quoi?

Elle ne veut plus la sortir?  
C'est juste une rumeur,  
de nos jours, on ne peut plus rien croire.  
De toute façon,  
regarde-la,  
c'est certain que ses longs fils de plastique tiennent plus de roses que jamais,  
regarde comme ils sont minces.

##### **La croix d'attelle a donné damnatio capitalis à la rose.**

## SECTION JEUNESSE

### Petit coup de projecteur sur nos jeunes plumes !

JLK

#### Soupe Primitive

Je souhaite vous peindre une nostalgie  
dans les soupirs d'hiver  
et esquisser une réalité en griffes de sorcière  
et observer les rayons clichés transperçant feuillage  
dans la forêt de mes neurones surexcitées  
Je m'y essaye

Je souhaite surtout taire mon anti-poésie  
Calmer l'orage qui n'existe que dans mes symboles  
Déluge d'énigmes  
effaçant ma peau de craie  
dévoilant le pot aux roses  
La mythologie arborée (abhorée) qui me recouvre les os  
J'essaye encore  
Je tente d'écrire plus vite que passe le temps  
devancer la physique en poétisant les espaces entre atomes  
entre secondes  
manier les aiguilles du cadran pour me tisser une irréalité sans  
le tic-tac incessant  
  
d'une prochaine journée  
  
Si l'existence n'est qu'anomalie chimique  
le but de la vie peut-il être autre  
que de créer une réaction ?

## Comment accueillir un-e auteur-e dans votre centre ou association communautaire ?



## Comment accueillir un-e auteur-e dans sa classe ?



# **Nos auteur·e·s à l'honneur**

**Finalistes et lauréat·e·s  
de Prix littéraires**



## Prix littéraires du Gouverneur général de 2025 – Finaliste



Prix de la traduction : Sylvie Bérard et Suzanne Grenier

*Les sœurs de la Muée* par Larissa Lai

Édition Le Quartanier

Nous sommes en 127, Temps d'après les Oléoducs. Quatre-vingts ans plus tôt, les Muantes, une race de femmes clonées se reproduisant par parthénogénèse, se sont échappées de l'usine où leurs créateurs les maintenaient en esclavage. Elles ont trouvé la paix loin de la décrépitude de Saltwater City, aujourd'hui ravagée par une épidémie de grippe du tigre ayant tué presque tous les hommes.

La jeune Kirilov Volubilis, initiée à la médecine, se dévoue à la protection de sa bien-aimée Péristrope Halliana, dernière astérie de la Muée, dotée du pouvoir de régénérer ses organes pour en faire don à ses sœurs. La vie de Kirilov bascule quand, juste avant les fêtes de la mi-automne, une étrangère fait irruption dans le village et infecte avec le virus de la grippe la vulnérable Péristrope, qui en meurt peu après. Kirilov, ravalant son chagrin, entreprend un voyage vers la ville, à la recherche de la nouvelle astérie qui sauvera sa communauté de l'extinction.

Là-bas, elle rencontre Kora Ko, quinze ans, une humaine qui vient d'intégrer l'école de danse Cordova, un pensionnat où les filles apprennent à survivre. Kora possède tout ce dont a besoin Kirilov, mais elle refuse d'abandonner les siens. Or a-t-elle le choix ? Les habitants de Saltwater City fuient la famine, et la ville se vide malgré des contrôles frontaliers de plus en plus violents. Et les industriels qui ont créé les Muantes n'en ont pas fini avec elles.

Sous l'ombre menaçante de satellites devenus fous comme les puissants qui les contrôlent, Kora et Kirilov se lanceront sur les chemins d'une métamorphose aussi sombre et profonde que les secrets de leurs familles.

Héritière d'Ursula K. Le Guin et d'Octavia Butler, Larissa Lai dépeint, dans ce thriller biopunk doublé d'un roman initiatique lesbien, une société post-pétrolifère inique et fracturée, où deux jeunes héroïnes doivent accepter l'horreur de leurs origines communes et surmonter la haine opposant leurs peuples pour offrir un avenir meilleur à celles qui viendront après elles.

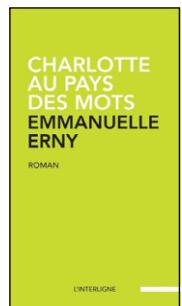
**Sylvie Bérard** est née à Montréal et habite en Ontario depuis plus de vingt ans. Professeure agrégée en études françaises et francophones à l'Université Trent, elle enseigne les littératures québécoise, franco-canadienne et autochtones de langue française ainsi que la création littéraire, en plus de collaborer au programme de doctorat en études culturelles. Elle mène des recherches sur la science-fiction, le queer et les littératures franco-canadiennes et autochtones. Elle a co-traduit plusieurs œuvres de science-fiction et de fantastique. Elle a publié plusieurs nouvelles, dont *La guerre sans temps* qui a reçu le Prix Aurora en 2003 et trois romans de science-fiction parus chez Alire : *Terre des Autres*, 2004 (Prix Boréal 2005), *La Saga d'Illyge*, 2011 et *La frugalité du temps*, 2023. Elle est aussi l'auteure des recueils de poésie ainsi que du roman-essai *Une sorte de nitescence langoureuse* (Alire, 2017).



Sylvie Bérard

Photo : Michael Hurcomb

## Prix du livre d'Ottawa 2025



**Emmanuelle Erny**  
*Charlotte au pays des mots*  
Édition L'Interligne

À la manière d'Alice au pays des merveilles, Charlotte se retrouve aspirée par son livre de grammaire. Perdue dans ce monde étrange où les mots sont vivants, Charlotte doit négocier avec les verbes, les adverbes et les noms pour retrouver son chemin. Offrant une réflexion sur la manière dont nous interagissons avec les mots qui nous entourent, Emmanuelle Erny nous propose un voyage étonnant à travers la richesse et les mécanismes du langage.

**Emmanuelle Erny** : a couru (littéralement) le monde, depuis la France et l'Écosse jusqu'à l'Ontario. Faiseuse d'histoires depuis toujours, et pédagogue depuis longtemps, ses deux passions cohabitent constamment dans ses publications : une grammaire ludique (oui, c'est possible) et un roman policier aux indices musicaux... La tendance se précise avec *Charlotte au pays des mots*, un roman \*orthodidacte\* où la fantaisie rejoint la grammaire.



Emmanuelle Erny  
Photo : Arthur Newton

## Prix du livre d'Ottawa 2025 – Finalistes



**Margaret Michèle Cook**  
*La lumière de minuit*  
Édition Malika

Ce recueil de poésie, divisé en quatre sections principales (De la nuit, À la tombée, Enluminure, et Du jour) se veut une élégie moderne qui débute dans la mort. Un homme est mourant, il meurt, et que reste-t-il de sa vie ? Beaucoup. Des souvenirs, des voyages, une personnalité, des habitudes, des liens tissés. De la forme de l'élegie, le lecteur y trouvera des structures de répétition, la faune et la flore et quelques figures mythologiques qui se substituent au mythe d'un dieu de la végétation. On y découvrira également un défilé d'amis, alliés du défunt, la création et l'art qui jouent un rôle consolateur, en plus de moments forts d'émotion à l'intérieur du lent processus de détachement qu'est le deuil.

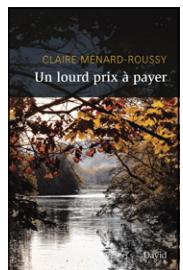
**Margaret Michèle Cook** a publié cinq recueils de poésie aux Éditions du Nordir, et trois recueils aux Éditions L'Interligne. Elle est née à Toronto, est passée par New Haven, Aix-en-Provence et Paris, pour s'établir à Ottawa en 1987. Le voyage, le monde intérieur, les dimensions du rêve et le rapport avec le langage ont enrichi son processus créateur. Margaret Michèle Cook a remporté le Prix du livre d'Ottawa 2009 pour Chronos à sa table de travail.



Margaret Michèle Cook  
Photo : Gerry Smith

[Suite de la page 24](#)

## Prix du livre d'Ottawa 2025 – Finalistes (suite)



**Claire Ménard-Roussy**

*Un lourd prix à payer*

Les Éditions David

Après la Seconde Guerre mondiale, Frans et Hannah Dykstra arrivent au Canada, comme plusieurs autres familles néerlandaises, dans l'espoir d'y trouver un avenir plus prometteur. Ils s'installent sur une ferme de l'Est ontarien avec leurs enfants, Margriet et Pieter, d'âge scolaire, et leur bébé Adriaan. Ils commencent alors à apprivoiser leur nouvelle vie et à réaliser leur rêve dans ce pays van melk en honing (de lait et de miel).

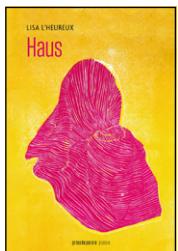
Mais tout n'est pas gagné... Un drame inattendu survient et met subitement fin à leur stabilité et à leur bonheur. Le village entier sera ébranlé et des vies seront changées par les événements qui vont s'y dérouler. Une enquête policière se met en branle. Qu'est-il arrivé en septembre 1959 ?

**Claire Ménard-Roussy** est née à Lancaster, dans l'Est ontarien, en 1946. Claire Ménard-Roussy a grandi entre deux langues et cultures. Sa vie professionnelle s'est déroulée surtout dans la région de Sturgeon Falls où elle a enseigné le français pendant plus de 20 ans. C'est dans cette région que s'est développée sa fierté franco-ontarienne et que le nom Roussy est venu ajouter à son bonheur. Maintenant à la retraite, elle écrit ce que l'observation capte et l'imagination transforme.



Claire Ménard-Roussy  
Photo : Mathieu Girard-studio Versa

## Prix Champlain 2026 – Volet adulte – Finalistes



**Lisa L'Heureux**  
*Haus*  
Éditions Prise de parole

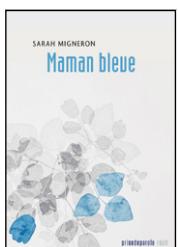
La poésie engagée de *Haus* dévoile la brutalité de la violence faite aux femmes et aux personnes marginalisées. Entre dénonciation et espoir, elle rend visible, en fragments, des existences trop longtemps étouffées, expose l'omniprésente culture de l'impunité.

Ce recueil est un appel à la prise de conscience, à la solidarité et au changement. À travers une écriture saisissante faite de vers libres, *Haus* dérange, mais invite à agir pour rendre la maison de nouveau habitable.

Dramaturge et metteure en scène, **Lisa L'Heureux** a fondé et dirige le Théâtre Rouge Écarlate, pour lequel elle a créé Ciseaux, Pour l'hiver (Prix Jacques-Poirier Outaouais 2017), Et si un soir (Prix littéraire Trillium 2019). Très active au sein du milieu dramaturgique de la région d'Ottawa-Gatineau, elle participe à l'écriture de nombreux collectifs dont Love is in the birds : une soirée francophone sans boule disco (Théâtre du Trillium), Comment frencher un fonctionnaire sans le fatiguer (Les Poids Plumes), Tapage et autres bruits sourds (Les Poids Plumes et le Théâtre français du CNA), Spoutnik (Crisseurs de feu anonymes) et Cadences (Théâtre Belvédère).



Lisa L'Heureux  
Photo : Rémi Thériault



**Sarah Migneron**  
*Maman bleue*  
Éditions Prise de parole

À travers les yeux d'une mère et de sa petite fille, *Maman bleue* explore la détresse qui habite la mère malgré l'amour inconditionnel qu'elle porte à ses enfants. Ce récit poétique met en lumière ses moments de désespoir, de colère et de culpabilité, ainsi que ses efforts pour demander de l'aide, pour renouer avec elle-même et sa famille.

Empreint d'émotion et de lucidité, ce livre nous emporte au cœur des territoires complexes de la maternité.

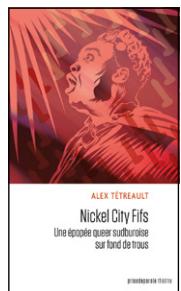
**Sarah Migneron** est une autrice et traductrice d'Ottawa. Elle crée pour les publics de tous âges, en particulier les jeunes. Plusieurs de ses textes pour enfants ont été produits par la compagnie VOX Théâtre, dont *Dans tous les sens* (2019), qui a aussi été adapté en album illustré (Prise de parole, 2025). Elle a publié la pièce *À tu et à moi* (2015) et le récit *Maman bleue* (2025) chez le même éditeur.



Sarah Migneron  
Photo : Sylvain Sabatié

[Suite de la page 26](#)

## Prix Champlain 2026 – Volet adulte – Finalistes (suite)



**Alex Tétreault**  
*Nickel City Fiffs*  
Éditions Prise de parole

Par un soir ordinaire au Zigs, le bar gai de Sudbury, un jeune queer en manque de communauté vit un périple initiatique hors du commun. Sous les auspices de Sainte Poésie, esprit protecteur du cratère, la faune colorée des lieux lui présente son monde magique en le conviant à visiter des univers éclectiques et absurdes. Sauront-ils le convaincre d'en faire partie ou bien le perdront-ils au profit de la grande ville?

Première pièce d'Alex Tétreault, une figure émergente du théâtre sudburois, Nickel City Fiffs déforme et pervertit la culture franco-ontarienne pour la queerifier, pour réimaginer son histoire.

**Alex Tétreault** : Alex (il/lui) est un créateur de théâtre et activiste communautaire né et établi à N'Swakamok (Grand Sudbury). Il est diplômé des défunt programmes de Théâtre et de Science politique de Laurentian University et possède une formation en arts clownesques.

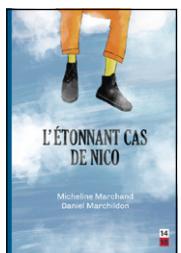
Depuis plus de 10 ans, Alex s'implique activement dans sa communauté, ayant collaboré avec de nombreux organismes communautaires et artistiques et siégé à leurs conseils d'administration. Il assure actuellement la présidence de Théâtre Action, organisme de service desservant le milieu théâtral de l'Ontario français.



Alex Tétreault  
Photo : Isak Vaillancourt

[Suite de la page 27](#)

## Prix Champlain 2026 – Volet jeunesse – Finalistes



**Micheline Marchand, Daniel Marchildon**

*L'étonnant cas de Nico*

Éditions David

Vous croyez peut-être que les gens dans l'au-delà reposent en paix. Et si, dans certains cas, c'était faux ?

Nico Longlade, un Métis des Grands Lacs de dix-sept ans, est de nature impulsive. Ses gestes irréfléchis l'amènent souvent à faire de mauvais choix, dont l'un sera fatal. Quand il se « réveille mort », Nico devra comparaître devant un curieux tribunal qui lui imposera une sentence étrange. Pour naviguer entre le monde des disparus et celui des vivants, il aura l'aide d'une guide angélique affligée elle aussi d'une grande peine.

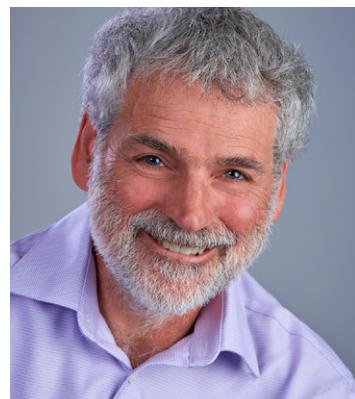
Au cours de son cheminement tortueux, tantôt comique, tantôt douloureux, Nico découvrira des facettes insoupçonnées de son âme, telle la compassion. Il finira par se surprendre lui-même et, encore plus, ses juges.

**Micheline Marchand et Daniel Marchildon** sont des Franco-Ontariens originaires de la Huronie. Micheline est aussi une Métisse des Grands Lacs. Daniel a signé plus d'une vingtaine de publications, dont douze romans jeunesse ainsi que quatre romans et un recueil de nouvelles pour adultes. Micheline a publié cinq romans jeunesse, un recueil de nouvelles littéraires, des récits et des ouvrages historiques. Les deux auteurs partagent un sens de l'humour pince-sans-rire et un vif intérêt pour l'histoire, le patrimoine et la nature.



Micheline Marchand

Photo : Mike Guilbault

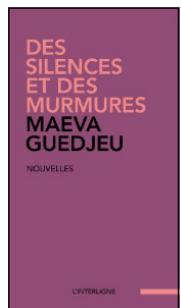


Daniel Marchildon

Photo : Mike Guilbault

**Le nom des LAURÉAT·E·S seront dévoilés le samedi 21 février, de 17 h 30 à 18 h 30 au Salon du livre de l'Outaouais Place Yves-Thériault**

## Prix Alain-Thomas 2026 – Finalistes



**Maeva Guedjeu**  
*Des silences et des murmures*  
Éditions L'Interligne

*Des silences et des murmures* donne voix à des personnages féminins à différentes étapes de leur vie : fillettes blessées, adolescentes amoureuses, femmes brisées ou accomplies. À travers leurs regards, l'autrice explore les silences, les traumatismes, les élans d'amour et les quêtes d'identité qui façonnent l'intime et l'humain. Plus qu'un simple hommage à la féminité, c'est un appel à la pleine conscience des relations, une invitation à revisiter les moments charnières de la vie et à tendre l'oreille aux murmures réparateurs de l'expérience humaine.



Maeva Guedjeu

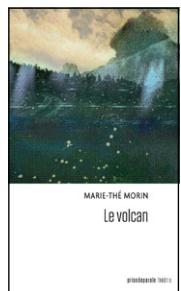
**Maeva Guedjeu** est diplômée en littérature négro-africaine de l'Université de Douala, au Cameroun. Installée au Canada depuis 2023, elle poursuit des études en travail social à l'Université d'Ottawa, tout en cultivant sa passion de toujours : la littérature. Très active dans la scène poétique, elle signe avec L'Interligne pour son tout premier ouvrage, *Des silences et murmures*, où l'intime rencontre l'universel à travers une voix sensible et affirmée.

A graphic design for the AAOF (Association des auteures et auteurs de l'Ontario français). The background is dark blue with a large green triangle on the left. The word 'AUTEUR·E' is written in large white letters. Below it, a question is posed in white text: 'Pourquoi l'autopromotion est-elle essentielle, même si l'on est publié par une maison d'édition traditionnelle ?'. On the right, there is a circular graphic with a woman sitting cross-legged, looking at a laptop. The AAOF logo, which consists of four vertical bars in red, white, and blue, is on the left. Below the logo, the website 'aaof.ca' is written. The AAOF logo is also repeated at the bottom of the graphic.

[Suite à la page suivante](#)

[Suite de la page 29](#)

## Prix Alain-Thomas 2026 – Finalistes (suite)



**Marie-Thé Morin**  
*Le volcan*  
Éditions Prise de parole

Mai 1980. Le mont Saint Helens est sur le point d'entrer en éruption. Tous les habitants ont été évacués de la zone, sauf Truman, un vieil homme tête et un conteur intarissable, qui refuse de quitter les lieux où il vit depuis soixante ans.

Julia Bird, une volcanologue, déjoue les barrages policiers et réussit à s'approcher du cratère. Mais une panne de voiture l'oblige à s'immobiliser. Elle trouve alors refuge chez Truman, dont elle a entendu parler dans les médias et qui l'intrigue.

Tandis qu'autour d'eux la menace gronde, s'amplifie, que le magma s'accumule dans la montagne, Truman et Bird, isolés du monde, apprennent à se connaître. Bird sait qu'ils devraient fuir, que chaque tremblement pourrait être le dernier.

Mais ils ont des choses à se raconter avant...

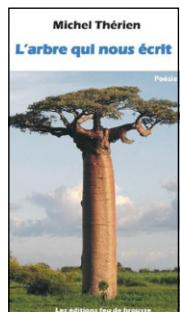
Drame intime sur fond de catastrophe naturelle, *Le volcan* met en scène un huis clos aussi tendu qu'émouvant.

Cofondatrice de Vox Théâtre à Ottawa (1979), **Marie-Thé Morin** exerce une pratique diversifiée d'autrice dramatique, romancière, traductrice, scénariste, conteuse et parolière. Lauréate du prix Dramaturgie en chantier en 2016 pour sa pièce *LES COULEURS DE FLOYD*, elle a vu sa minisérie, *EAUX TURBULENTES*, être diffusée sur Ici Radio-Canada en 2019-2020. Les deux premiers volumes d'une trilogie romanesque, *ERRANCES* et *DÉPARTS*, ont été publiés par les Éditions Prise de parole en 2021 et 2024. Elle a traduit *ANOTHER HOME INVASION (INTRUSIONS* en français) de Joan MacLeod, production du Théâtre de la Vieille 17 et du Théâtre populaire d'Acadie, ainsi que *LADIES AND GENTLEMAN, BOYS AND GIRLS (MESDAMES ET MESSIEURS, GARÇONS ET FILLES)*, production de Vox Théâtre. Elle a reçu plusieurs distinctions dans sa carrière et a été finaliste, en 2022 et en 2023, aux Prix littéraires Trillium (pour *ERRANCES* et *FRONTIÈRES LIBRES*) et aux Prix Johanna-Metcalf des Arts de la scène. Elle accompagne aussi plusieurs artistes et auteurs dans leur processus d'écriture et de création.



Marie-Thé Morin  
Photo: Sylvain Sabatié

## Prix Alain-Thomas - Édition 2026 – Finalistes (suite)

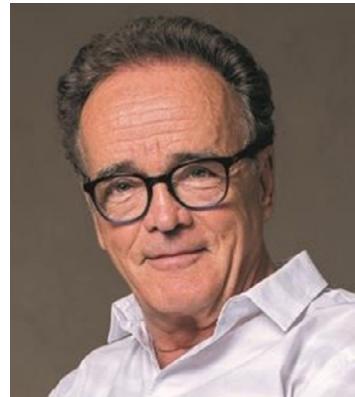


**Michel Thérien**  
*L'arbre qui nous écrit*  
Éditions feu de brousse

Ce récit en vers s'inspire des formes brèves de la poésie. Son langage est minimaliste, simple et direct, pour que chaque mot puisse rendre à la métaphore de l'arbre toute sa vitalité. Le récit est circulaire. Il s'écrit depuis sa conclusion qui lance le lecteur dans une nouvelle dynamique avec la Terre, une autre possibilité et, peut-être même, un autre espoir. L'arbre, dans son langage parfois cru, nous livre une vérité fondamentale. Il vient nous dire, tout simplement, que la terre n'a pas besoin de nous pour vivre et ces mots nous incitent à explorer une nouvelle façon d'être dans notre relation avec elle. Loin de l'apocalypse, l'arbre nous confronte à notre réalité écologique actuelle. Michel Thérien est l'auteur de onze recueils de poésie. *L'arbre qui nous écrit* donne suite à *Projet Terre*, un collectif qu'il a conçu et dirigé avec Nelson Charest, de l'Université d'Ottawa. L'arbre comme la Terre sont des thèmes récurrents de son œuvre. L'auteur est né et vit près de la rivière des Outaouais au Canada d'où jaillit ce récit en vers comme un microcosme d'une humanité qui déborde de son lit et qui prend parole.

**Michel Thérien** est l'auteur de douze recueils de poésie et a participé à plusieurs collectifs et revues littéraires. La poésie est pour lui un moyen d'affirmation identitaire et de survivance culturelle. Il. Le thème de la TERRE est au centre de son œuvre.

Lors de ses études en lettres françaises à l'Université d'Ottawa, il publie ses premiers poèmes dans la presse canadienne et dans des revues littéraires. Après avoir fait carrière en éducation, puis à la fonction publique fédérale et aux Nations-Unies, M. Thérien se consacre aujourd'hui entièrement à l'écriture et à l'avancement de la poésie.



Michel Thérien

**Rendez-vous le vendredi 27 février  
au Salon du livre de Toronto  
pour découvrir le/la lauréat-e**

## Théâtre Action vous invite À Table !

Vous êtes convié·e·s à la 8<sup>e</sup> édition de *Feuilles vives* : un festin littéraire où textes al dente et récits mijotés se transforment en mille-feuille craquant de saveurs locales.

Amuse-gueules, condiments et plats de résistance : venez croquer dans cette expérience inédite et savourer de vives créations régionales !



18-20  
septembre  
2026

Théâtre Action présente  
FEUILLES VIVES<sup>8</sup>  
À  
TA  
ABLE!

Ottawa